

élèves, la supplique qui est presque obligatoire dans une semblable occasion : une demande d'un grand congé. Mais cette fois cette supplique revêtait une forme toute particulière : celle d'une requête ; le cas était urgent.

Nous la publions ici.

REQUÊTE DES ÉLÈVES DU COLLÈGE DE STE-ANNE.

A Son Excellence le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec.

Excellence,

Si j'ose m'approcher de Votre Excellence pour lui demander une grande faveur, c'est qu'on nous a dit que les hommes grands et puissants répandent partout des bienfaits sur leur passage et qu'ils sont bons surtout pour les petits enfants.

Notre confrère vous a promis de travailler beaucoup pour faire plaisir au Gouverneur. Nous le voulons bien aussi ; mais nous ne sommes pas tous de grands philosophes et pour étudier autant, il faut bien se reposer un peu.—Voulez-vous nous donner un grand congé ?

Et vos requérants ne cesseront de prier.

Cette requête a reçue la sanction immédiate de Son Excellence qui n'a pas jugé nécessaire de la soumettre à la sérieuse considération de son gouvernement. L'Hon. M. Robertson, trésorier de la Province, a applaudi le premier à cette prompte décision, probablement parce qu'elle n'entraînait aucune dépense provenant du trésor dont il a la précieuse garde.

L'excellent corps de musique du Collège, qui avait exécuté avec beaucoup d'ensemble et d'effet une composition canadienne de circonstance, a mis fin à la réception des distingués visiteurs, en faisant entendre le " *God save the Queen.* "

CAUSERIE AGRICOLE

LE DÉFRICHEMENT DU SOL.

Sucreries.—Nous nous sommes attaché, dans notre dernière *Causerie agricole*, à démontrer l'importance de faire des réserves pour le bois de construction, bois de chauffage et abris pour le bétail. Nous ne devons pas oublier que les érables doivent aussi être l'objet de la plus grande attention de la part des colons, parce que ce devra être pour eux une nouvelle source de profit par la fabrication du sucre. Une érablière, convenablement cultivée, compense amplement des soins apportés, par le revenu que l'on peut en retirer par la fabrication du sucre.

Il se trouve souvent sur les lots du défrichement des érablières assez considérables que l'on pourrait mettre à profit. Par conséquent un colon qui sait tirer avantage du lot de terre qu'il met en exploitation aura le soin de ne pas détruire les érables comme il le fait des autres essences de bois. Il devra les empêcher de passer par le feu qui désole les forêts, et cela par tous les moyens possibles, tels que abattis d'une certaine quantité d'arbres, afin d'isoler l'érablière du reste de la forêt ; d'un autre côté, si on en juge l'opportunité, on adoptera l'usage des fossés. De cette manière, en préservant son érablière, il aura l'occasion de faire un peu d'argent par la fabrication du sucre.

Afin de faire du sucre le plus économiquement possible, voici quelques conseils qui pourront être utiles aux colons :

Ordinairement, dans la fabrication du sucre d'étable, on ne prend pas assez de soins : on passe lo

chaudron dans un bâton mis transversalement au-dessus du foyer, on fait un bon feu sous le chaudron, et tout est dit ; on active le feu autant qu'on peut le faire ; l'eau bout, et quelques heures après on coule le liquide qu'on remet ensuite dans un second chaudron, et ce liquide passe par tous les degrés qui le conduisent à la fabrication entière du sucre. Eh ! bien, cette manière de fabriquer le sucre est la plus vicieuse que l'on puisse employer. En tisonnant le feu, les étincelles jaillissent et tombent invariablement dans les chaudrons. Au bout d'un certain temps, beaucoup de suie s'attache au bâton qui sert à maintenir le chaudron, et de là cette même suie qui est en abondance autour du bâton finit par tomber dans le chaudron. Il est donc impossible d'espérer fabriquer du beau sucre avec ces saletés qui tombent infailliblement dans le sucre.

Ceux qui ont à cœur de fabriquer du beau sucre, agissent autrement. Leurs chaudrons sont placés dans les ouvertures supérieures d'un fourneau en briques cimenté de manière à les boucher hermétiquement. Le feu est mis dans le fourneau immédiatement au-dessous des chaudrons. De là grande économie dans la quantité de bois nécessaire à la cuisson de l'eau ; au lieu d'en dépenser des amas considérables pour une seule façon de sucre, on fait la même besogne avec le quart du bois qu'aurait exigé l'usage du foyer ; de plus, on peut activer le feu autant qu'on le jugera à propos, sans crainte de voir les étincelles et les morceaux de suie tomber dans les vases : de là meilleure qualité de sucre, d'une vente plus facile et d'un prix plus élevé. Ces avantages sont bien propres à décider les colons à faire les déboursés que nécessite la confection d'un fourneau. Il vaudrait mieux faire des économies sur d'autres objets et se décider à faire cette dépense qui durera des années, et qui sera une source de grands profits à toutes les saisons de la fabrication du sucre ; chaque printemps vous réaliserez une grande économie sur la dépense du bois, et chaque printemps aussi votre sucre sera d'une qualité supérieure et de meilleure vente.

Quant à la plaie que l'on doit faire à l'érable pour que l'eau de sucre en sorte, elle ne doit pas être trop large, autrement elle mettrait beaucoup de temps à se cicatriser et la vie de l'arbre serait alors en danger. Le nombre ne doit pas en être trop grand (trois au plus sur les plus gros arbres), car l'érable ayant donné plus que le surplus de sa sève est obligé de laisser couler une partie de celle qui lui était le plus rigoureusement nécessaire ; de sorte que n'ayant pas assez de nourriture elle est exposée à sécher : c'est ce qui arrive quelquefois.

Travaux du défrichement proprement dit.—Lorsque le bois est coupé et qu'il a été brûlé, le défrichement n'est pas fini il s'en faut de beaucoup. Il reste encore des souches très grosses dont les racines puissantes sont fixées solidement dans la terre, d'où elles semblent défier l'homme et l'arrêter dans son œuvre de civilisation.

D'après la méthode ordinaire, on laisse pourrir les racines dans la terre, et en attendant on sème entre les souches en s'épuisant pour amoblir cette terre croisée en tous sens par des végétaux souterrains. Avec les moyens si rostreints que l'on possédait jusqu'à il y a quelques années, on était obligé d'en agir